

**Jean-Christophe Rufin**

Le collier rouge



folio



COLLECTION FOLIO



Jean-Christophe Rufin

*de l'Académie française*

# Le collier rouge

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2014.  
*Le chien Jacquot du régiment d'infanterie colonial du Maroc décoré  
de la Croix de guerre le 19 août 1918*

Médecin, engagé dans l'action humanitaire, Jean-Christophe Rufin a occupé plusieurs postes de responsabilités à l'étranger. Il a été ambassadeur de France au Sénégal.

Il a d'abord publié des essais consacrés aux questions internationales. Son premier roman, *L'Abyssin*, paraît en 1997. Son œuvre romanesque, avec *Asmara et les causes perdues*, *Globalia*, *La Salamandre* entre autres, ne cesse d'explorer la question de la rencontre des civilisations et du rapport entre monde développé et pays du Sud. Ses romans, traduits dans le monde entier, ont reçu de nombreux prix, dont le prix Goncourt 2001 pour *Rouge Brésil*. Il a été élu à l'Académie française en juin 2008. *Le parfum d'Adam*, publié en 2007, et *Katiba*, publié en 2010, sont les deux premiers volets de la série romanesque *Les enquêtes de Providence*. Il est également l'auteur d'un recueil de nouvelles, *Sept histoires qui reviennent de loin*, des romans historiques *Le grand Cœur* et *Le collier rouge* ainsi que d'*Immortelle randonnée*, récit de son pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle.





## I

À une heure de l'après-midi, avec la chaleur qui écrasait la ville, les hurlements du chien étaient insupportables. Il était là depuis deux jours, sur la place Michelet, et depuis deux jours il aboyait. C'était un gros chien marron à poils courts, sans collier, avec une oreille déchirée. Il jappait méthodiquement, une fois toutes les trois secondes à peu près, d'une voix grave qui rendait fou.

Dujeux lui avait lancé des pierres depuis le seuil de l'ancienne caserne, celle qui avait été transformée en prison pendant la guerre pour les déserteurs et les espions. Mais cela ne servait à rien. Quand il sentait les cailloux approcher, le chien reculait un instant, puis il reprenait de plus belle. Il n'y avait qu'un prisonnier dans le bâtiment et il n'avait pas l'air de vouloir s'évader. Malheureusement, Dujeux était le seul gardien et sa conscience professionnelle lui interdisait de s'éloigner. Il n'avait aucun moyen

de poursuivre l'animal, ni de lui faire vraiment peur.

Par cette canicule, personne ne se risquait dehors. Les aboiements se répercutaient de mur en mur, dans les rues vides. Un moment, Dujoux eut l'idée de se servir de son pistolet. Mais on était maintenant en temps de paix ; il se demandait s'il avait bien le droit de faire feu comme ça, en pleine ville, même sur un chien. Surtout, le prisonnier aurait pu en tirer argument pour monter encore un peu plus la population contre les autorités.

C'est peu de dire que Dujoux le détestait, celui-là. Les gendarmes qui s'en étaient saisi avaient eu une mauvaise impression, eux aussi. L'homme ne s'était pas défendu quand ils l'avaient conduit à la prison militaire. Il les avait regardés avec un sourire trop doux, qu'ils n'aimaient pas. On le sentait sûr de son fait, comme s'il avait accepté de partir de son plein gré, comme s'il n'avait tenu qu'à lui de déclencher une révolution dans le pays...

C'était peut-être vrai, après tout. Dujoux n'aurait juré de rien. Qu'est-ce qu'il savait, lui le Breton de Concarneau, de cette sous-préfecture du Bas-Berry ? En tout cas, il ne s'y plaisait pas. Le temps était humide à longueur d'année et trop chaud pendant les quelques semaines où le soleil brillait toute la journée. L'hiver et aux saisons arrosées, la terre exhalait des vapeurs mal-

saines, qui sentaient l'herbe pourrie. L'été, une poussière sèche montait des chemins, et la petite ville, sans autre voisinage que la campagne, trouvait le moyen, nul ne savait pourquoi, d'empester le soufre.

Dujeux avait refermé la porte et il se tenait la tête dans les mains. Les aboiements lui donnaient la migraine. Par manque de personnel, il n'était jamais remplacé. Il couchait dans son bureau, sur une pailleasse qu'il rangeait la journée dans un placard en métal. Ses deux dernières nuits avaient été blanches, à cause du chien. Ce n'était plus de son âge. Il pensait sincèrement qu'après cinquante ans un homme devrait être dispensé d'épreuves de ce genre. Son seul espoir était que l'officier appelé pour l'instruction arrive au plus vite.

Perrine, la fille du Bar des Marronniers, traversait la place matin et soir pour lui apporter du vin. Il fallait bien qu'il tienne le coup. La gamine passait les bouteilles par la fenêtre et il lui tendait l'argent sans un mot. Elle n'avait pas l'air de s'inquiéter du chien et même, le soir du premier jour, elle s'était arrêtée pour le caresser. Les gens de la ville avaient choisi leur camp. Ce n'était pas celui de Dujeux.

Il avait mis les bouteilles de Perrine sous son bureau et se servait en cachette. Il voulait éviter de se faire surprendre en train de boire, si l'officier arrivait à l'improviste. Épuisé comme il

l'était à cause du manque de sommeil, il n'était pas certain de l'entendre venir.

Et, en effet, il avait dû s'assoupir quelques instants, car il l'avait trouvé devant lui en rouvrant les yeux. À l'entrée du bureau, sanglé dans une vareuse bleu roi, trop épaisse pour la saison et pourtant boutonnée jusqu'au col, se tenait un homme de haute stature qui dévisageait Dujoux sans indulgence. Le gardien se redressa et referma quelques boutons de sa veste en s'em mêlant les doigts. Puis il se leva et se mit au garde-à-vous. Il avait conscience d'avoir les yeux bouffis et de sentir le vin.

— Vous ne pouvez pas faire taire ce cabot ?

Ce furent les premiers mots de l'officier. Il regardait par la fenêtre et ne prêtait aucune attention à Dujoux. Toujours au garde-à-vous, celui-ci était pris d'une nausée et hésitait à ouvrir la bouche.

— Il n'a pourtant pas l'air méchant, poursuivit le juge militaire. Quand le chauffeur m'a déposé, il n'a pas bougé.

Ainsi, une automobile avait stationné devant la prison et Dujoux n'avait rien entendu. Décidément, il avait dormi plus longtemps qu'il ne le pensait.

L'officier se tourna vers lui et dit « Repos », sur un ton las. À l'évidence, ce n'était pas un homme qui s'intéressait à la discipline. Il agissait avec naturel et semblait considérer la mise en

scène militaire comme un folklore pénible. Il prit une chaise à barreaux, la retourna et s'assit à califourchon, penché en avant sur le dossier. Dujeux se détendit. Il aurait bien bu un coup et peut-être qu'avec cette chaleur l'autre aurait été heureux de l'accompagner. Mais il chassa cette idée et se contenta, pour se dégourdir le gosier, d'avaler péniblement sa salive.

— Il est là? interrogea le juge, en désignant du menton la porte métallique qui menait aux cellules.

— Oui, mon commandant.

— Combien en avez-vous en ce moment?

— Un seul, mon commandant. Depuis la fin de la guerre, ça s'est beaucoup vidé...

C'était bien sa veine, à Dujeux. Avec un seul client, il aurait dû se la couler douce. Mais voilà, il fallait qu'il ait un chien et qu'il gueule sans arrêt devant la prison.

L'officier transpirait. Il déboutonna avec agilité la vingtaine de boutons de sa veste. Dujeux se dit qu'il n'avait dû la fermer qu'avant d'entrer, pour l'impressionner. C'était un homme d'une trentaine d'années et, après cette guerre, il était assez courant de voir fleurir des galons sur des gens aussi jeunes. Sa moustache réglementaire n'arrivait pas à pousser dru et elle lui faisait comme deux sourcils sous le nez. Il avait des yeux d'un bleu acier mais doux, certainement myopes. Une paire de lunettes en écaille

dépassait d'une poche de son gilet. Était-ce par coquetterie qu'il ne les portait pas? Ou voulait-il donner à son regard ce vague qui devait troubler les suspects qu'il interrogeait? Il sortit un mouchoir à carreaux et s'épongea le front.

— Votre nom, adjudant?

— Dujeux Raymond.

— Vous avez fait la guerre?

Le geôlier se redressa. L'occasion était bonne. Il pouvait marquer quelques points, faire oublier sa tenue et montrer que c'était sans plaisir qu'il remplissait cette fonction de garde-chiourme.

— Certainement, mon commandant. J'étais chasseur. Ça ne se voit pas; j'ai coupé mon bouc...

Comme l'autre ne souriait pas, il continua :

— Blessé deux fois. La première à l'épaule sur la Marne et la deuxième au ventre, en montant au Mort-Homme. C'est pour cela que depuis...

L'officier secoua la main pour signifier qu'il comprenait, qu'il était inutile d'en dire plus.

— Vous avez son dossier?

Dujeux se précipita vers un secrétaire à rouleau, l'ouvrit et tendit une chemise à l'officier. La couverture cartonnée faisait illusion. En réalité, il n'y avait dedans que deux pièces : le procès-verbal des gendarmes et le livret militaire du prisonnier. Le juge en prit connaissance rapidement. Il ne contenait rien qu'il ne sût déjà. Il se

leva, et Dujeux allait déjà se jeter sur le trousseau de clefs. Mais l'officier, au lieu de se diriger vers les cellules, retourna à la fenêtre.

— Vous devriez ouvrir, on étouffe chez vous.

— C'est à cause du chien, mon commandant...

En plein soleil, l'animal aboyait sans discontinuer. Quand il reprenait son souffle, sa langue pendait et on voyait qu'il haletait.

— Qu'est-ce que c'est, comme race, à votre avis? On dirait un braque de Weimar.

— Sauf votre respect, je dirais que c'est plutôt un bâtard. Des chiens comme ça, on en voit beaucoup dans les campagnes, par ici. Leur travail, c'est de garder les troupeaux. Mais ils chassent aussi.

L'officier n'avait pas l'air d'avoir entendu.

— À moins que ce soit un berger des Pyrénées...

Dujeux jugea qu'il valait mieux ne pas intervenir. Encore un aristo, un maniaque de chasse à courre, un de ces hobereaux qui avaient fait tant de mal pendant la guerre, par leur morgue et leur incompetence...

— Bon, trancha l'officier sans enthousiasme. Allons-y. Je vais entendre le suspect.

— Vous voulez le voir dans sa cellule ou je vous l'amène ici?

Le juge jeta un coup d'œil vers la fenêtre. Le bruit du chien ne diminuait pas. Au moins, dans

le fond du bâtiment, on entendrait moins les aboiements.

— Dans sa cellule, dit-il.

Dujeux saisit le gros anneau sur lequel étaient enfilées les clefs. Quand il ouvrit la porte qui menait aux cellules, une bouffée d'air plus frais envahit le bureau. L'odeur aurait pu être celle d'une cave, si des relents de corps et d'excréments n'y avaient pas flotté. Le couloir était éclairé par une imposte, à l'autre extrémité, qui versait goutte à goutte dans l'obscurité une lumière froide et laiteuse. C'était un ancien quartier de chambrées, et pour en faire une prison on avait ajouté de gros verrous sur les portes. Elles étaient entrouvertes et on apercevait les cellules vides. Tout au fond, la dernière était fermée et Dujeux l'ouvrit en faisant beaucoup de bruit, comme un marcheur qui frappe le sol du pied pour éveiller les serpents. Puis il fit entrer l'officier.

Un homme était étendu sur un des deux bat-flanc, la tête tournée vers le mur. Il ne bougeait pas. Dujeux voulut faire du zèle et cria « Debout! ». L'officier lui fit signe de se taire et de sortir. Il alla s'asseoir sur l'autre lit et attendit un peu. Il avait l'air de chercher des forces, non pas comme un athlète qui s'élance pour une performance, plutôt comme quelqu'un qui doit accomplir une corvée et ignore s'il disposera de l'énergie nécessaire pour y parvenir.



— Bonjour, monsieur Morlac, souffla-t-il en se massant la racine du nez.

L'homme ne bougeait pas. À en juger par sa respiration, il était pourtant manifeste qu'il ne dormait pas.

— Je suis le chef d'escadron Lantier du Grez. Hugues Lantier du Grez. Nous allons bavarder un peu, si vous le voulez.

Dujeux avait entendu cette phrase et, en regagnant son bureau, il secouait la tête d'un air navré. Depuis que la guerre était finie, rien n'était plus comme avant. Même la justice militaire semblait hésitante, affaiblie, comme ce jeune juge trop aimable. Il était loin le temps où l'on fusillait sans état d'âme.

Le geôlier se rassit derrière son bureau. Il se sentait plus détendu, sans savoir pourquoi. Quelque chose avait changé. Ce n'était pas la chaleur, qui lui parut au contraire plus étouffante après la plongée dans la fraîcheur des cellules. Ce n'était pas la soif, de plus en plus intense, et qu'il se décida à étancher en sortant prudemment une bouteille de sous son bureau. En vérité, ce qui avait changé, c'était le silence : le chien n'aboyait plus.

Après ces deux jours d'enfer, c'était le premier moment de calme. Il se précipita à la fenêtre pour voir si l'animal était toujours là. D'abord, il ne le vit pas. Puis, en penchant la tête, il le découvrit dans l'ombre de l'église, assis

sur ses pattes de derrière, attentif mais silencieux.

Depuis que le juge était entré dans la cellule de son maître, le chien avait cessé de hurler à la mort.

\*

Le juge militaire avait ouvert le dossier et l'avait posé sur ses genoux. Il s'était calé sur le châlit, appuyé contre le mur. On sentait qu'il s'était installé pour un bon moment et qu'il avait son temps. Le prisonnier n'avait pas bougé. Il continuait de lui tourner le dos, allongé sur sa couche dure, mais il était évident qu'il ne dormait pas.

— Jacques, Pierre, Marcel Morlac, prononça l'officier sur un ton machinal. Né le 25 juin 1891.

Il se passa la main dans les cheveux pendant qu'il calculait.

— En somme, cela vous fait vingt-huit ans. Vingt-huit ans et deux mois, puisque nous sommes en août.

Il ne semblait pas attendre de réponse et poursuivit :

— Vous êtes officiellement domicilié dans la ferme de vos parents, où d'ailleurs vous êtes né, à Bigny. C'est tout près d'ici, je crois. Mobilisé en novembre 15. En novembre 15? Vous avez

dû être considéré comme soutien de famille et ça vous a valu un répit.

Le juge avait une longue habitude de ces présentations. Il égrenait les données d'état civil avec une expression navrée. Les différences de date et de lieu qui définissaient chaque individu étaient fondamentales : c'était à elles que chacun devait d'être ce qu'il était. Et, en même temps, elles étaient si dérisoires, ces différences, si minuscules, qu'elles révélaient, mieux qu'un matricule, à quel point les hommes se distinguent par peu de chose. À ces notations près (un nom, une date de naissance...), ils constituent une masse indistincte, compacte, anonyme. C'était cette masse que la guerre avait pétrie, gâchée, consumée. Personne ne pouvait avoir vécu cette guerre et croire encore que l'individu avait une quelconque valeur. Et pourtant, la justice, à laquelle Lantier était désormais affecté, exigeait, pour condamner, que lui soient présentés des individus. C'est pourquoi il devait cueillir ces renseignements, les fourrer dans un dossier où ils se dessécheraient, comme des fleurs serrées entre les pages d'un gros livre.

— On vous a d'abord versé dans l'intendance en Champagne. Ça n'a pas dû être bien pénible. Réquisitionner du fourrage dans les fermes, vous savez faire. Et ce n'est pas dangereux.

L'officier marqua un temps pour voir si le

prévenu réagissait. La silhouette allongée devant lui ne bougeait toujours pas.

— Ensuite, vous avez été désigné avec votre unité pour l'armée d'Orient. Arrivé à Salonique en juillet 16. Eh bien, au moins, cette chaleur ne doit pas trop vous gêner ! Vous avez eu le temps de vous y habituer, là-bas.

Un camion, qui remontait péniblement la rue, passa le long du soupirail avec un bruit rauque puis s'éloigna.

— Il faudra que vous me racontiez cette campagne, dans les Balkans. Je n'y ai jamais rien compris. On a voulu embêter les Turcs dans les Dardanelles et ils nous ont rejetés à la mer, c'est bien ça ? Ensuite, on s'est repliés sur Salonique et on a joué au chat et à la souris avec les Grecs qui ne se décidaient pas à entrer en guerre à nos côtés. Je me trompe ? En tout cas, nous, sur la Somme, nous avons toujours considéré que les types de l'armée d'Orient étaient des planqués qui se la coulaient douce sur les plages...

En adoptant, par surprise, ce vocabulaire familier et surtout en proférant une véritable insulte, Lantier savait ce qu'il faisait. Son visage exprimait la même lassitude. Ces petits coups de théâtre faisaient toujours partie de la routine des interrogatoires. Il savait quelle fibre chatouiller en l'homme, tout comme un paysan connaît les points sensibles de son bétail. Le pri-